

BLOUSE est plus noble que la li-rée. (Mme E. de Gir.)

— **Blouse contre l'asphyxie**, Appareil au moyen duquel on peut pénétrer, sans inconvénients, dans un lieu infecté, soit pour secourir des personnes qui ont déjà subi l'influence délétère du mauvais air que ce Meurerferme, soit pour exécuter quelque opération absolument nécessaire.

— **Encycl.** La blouse contre l'asphyxie a été inventée, en 1834, par le colonel Paulin, des sapeurs-pompiers de Paris : de là le nom d'*appareil Paulin*, qu'on lui donne aussi quelquefois. Elle se compose d'une casaque en cuir de vache souple et léger, qui descend jusqu'aux reins, où elle est retenue par une ceinture. Des courroies, qui passent sous les cuisses, l'empêchent de remonter. D'autres courroies, plus petites, fixent les manches aux poignets. Cette casaque est munie d'un capuchon qui enveloppe complètement la tête, et dont le devant est fermé par une lame de verre courbée à travers laquelle l'homme voit pour se diriger. Une lampe est suspendue à la ceinture, quand il s'agit de pénétrer dans un lieu obscur. Un tuyau semblable à ceux des pompes à incendie, et communiquant par un bout à l'une de ces pompes, vient se visser à la casaque par l'autre bout. En faisant fonctionner la pompe à vide, elle lance l'air sous le vêtement, le ballonne et maintient l'homme dans une atmosphère fraîche et constamment renouvelée. Quant à l'air extérieur délétère, il ne peut s'introduire sous la blouse, parce qu'il est repoussé par celui qui s'échappe sans cesse des joints. Enfin, un sifflet est placé en avant du masque de verre, vis-à-vis de la bouche, pour faire des signaux. Des expériences multipliées ont constaté la complète efficacité de l'appareil Paulin. On l'emploie journellement pour éteindre les feux de cave, attaquer les incendies qui se déclarent dans la cale des navires, pénétrer dans les puits, dans les fosses d'aisances, dans les galeries de mines, partout enfin où l'air est devenu impropre à la respiration.

BLOUSE s. f. (blou-ze — de l'anc. flam. *blutz*, trou). Nom des trous ou enfoncements demi-circulaires que l'on pratique aux quatre coins de la table et au milieu des longues bandes d'un billard, pour recevoir les billes : *Les billards spécialement destinés à jouer la partie dite carambolage sont dépourvus de blouses*.

LA, sur un tapis vert, un essaim étourdi,
Pousse contre l'ivoire un ivoire arrondi :
La blouse les reçoit

DELILLE.

— **Partie de la blouse défendue**, Partie dans laquelle chaque joueur indique à son adversaire une blouse où celui-ci ne peut faire la bille sans perdre des points. — **Sauver une ou plusieurs blouses**, Convenir avec son adversaire de tenir pour nulles les billes qu'on y fera. — **Blouse volante**, Celle que l'on sauve sur le choix qu'en fait l'adversaire à chaque coup.

— Au jeu de paume, Creux recouvert de gros barreaux de bois, pour recevoir les balles, à chaque extrémité de la galerie.

— **Pop.** Prison : *Mettre quelqu'un dans la blouse*.

— **Techn.** Pièce qui sert de moule au potier d'étain.

BLOUSÉ, ÉE (blou-zé) part. pass. du v. **Blouser**. Poussé dans la blouse : *Bille blousée*.

— **Fig. et fam.** Attrapé, trompé, pris au piège : *Vous voilà blousé*.

BLOUSER v. a. ou tr. (blou-zé — rad. blouse). Jeux. Au billard, Faire entrer dans la blouse : **BLOUSER** une bille. — **Pousser dans la blouse la bille de** : **BLOUSER** son adversaire.

— **Fig. et fam.** Tromper, faire tomber dans l'erreur ou dans un piège : *C'est ce qui m'a blousé. Il cherche à me blouser*.

— **Musiq.** **Blouser** les timbales, Battre les timbales.

Se blouser, v. pr. Jeux. Au billard, Pousser sa propre bille dans la blouse.

— **Fig. et fam.** Se tromper; tomber dans une erreur ou dans un piège : *Il craint de se blouser*. (Acad.) *L'ami des hommes, qui parle, qui décide, qui tranche, se blouse souvent*. (Volt.)

Un esprit de travers assez souvent se blouse.
DESTOUCHES.

Qui rétrograde se blouse.

BÉRANGER.

BLOUSSE s. f. (blou-se). Techn. Laine trop courte pour être cardée.

BLUCHER, ville de Prusse. V. BUDERICH.

BLÜCHER (Gerhard-Lebrecht de), prince de Wahlstatt, feld-maréchal des armées prussiennes, né à Rostock, dans le Mecklembourg, en 1742, mort à Kriblowitz en 1819, était fils d'un capitaine au service de la Hesse-Cassel. A l'âge de treize ans, il fut envoyé dans l'île de Rugen, près d'une de ses parentes, Mme de Krakwitz. Là, il s'adonna à sa nature sauvage et fouguese, se livra aux exercices du corps, qui seuls convenaient à ses goûts, et sentit s'éveiller en lui sa passion pour les armes en voyant dans l'île un régiment de hussards suédois. Malgré toutes les représentations, il s'engagea en qualité de porte-enseigne dans l'armée suédoise; mais, dès sa première campagne, il fut fait prisonnier à Suckow par les Prussiens, et incorporé pres-

que de force, par le colonel Belling, dans les troupes de Frédéric (1760). D'abord cornette dans le régiment des hussards noirs, il acquit quelque réputation par son courage impétueux pendant la guerre de Sept ans, se signala à Kunersdorff et à Freiberg, où il fut blessé, et se fit un renom comme duelliste. Après la paix d'Hubertsbourg (1763), Blücher étudia l'art militaire sous la direction du major Poscharli, mais s'abandonna surtout à la vie désordonnée des soldats en garnison. Devenu capitaine en 1770, il prit part à la guerre de Pologne, s'attira le mécontentement du général Loskow par la cruauté avec laquelle il traita ses prisonniers, et, pour ce fait, il se vit préférer un subalterne une promotion. Blessé de ce qu'il considérait comme un passe-droit, Blücher donna sa démission, que Frédéric accepta en ces termes : « Le capitaine Blücher est congédié et peut aller au diable (1773). » Il se retira alors à la campagne, se maria avec la fille d'un riche fermier général, Mlle de Mehling, s'occupa d'exploitations agricoles et fut nommé membre du conseil de la noblesse; mais à peine Frédéric II fut-il mort (1786), que Blücher accourut à Berlin et reprit du service dans son ancien régiment. D'abord major, puis colonel en 1790, il se distingua par son sang-froid, son audace et sa farouche intrépidité pendant les campagnes de 1793 et 1794 contre les Français, notamment à Moorlaute, à Kaiserlautern, à Edesheim, à Neustadt, et fut nommé général major (1794). Après la paix de Bâle (1795), il se remaria, fut promu au grade de lieutenant général (1801) et devint gouverneur de Munster, de 1803 à 1806. A cette époque, la guerre ayant recommencé avec la France, Blücher prit part à la bataille d'Auerstedt, où il commença l'attaque à la tête de vingt-cinq escadrons. Ecrasé par la formidable artillerie de Davoust, il opéra vers la Poméranie une retraite qui lui a été vivement reprochée. Le prince de Hohenlohe, ne pouvant gagner Stettin sans cavalerie et ayant vainement donné l'ordre à Blücher de le rejoindre, se vit contraint de signer la capitulation de Prenzlau et de se rendre. Coupé et poursuivi dans tous les sens, Blücher échappa, avec 10,000 hommes, au général français Klein, en lui affirmant, contrairement à la vérité, qu'un armistice venait d'être signé; puis il entra dans le Mecklembourg, fit sa jonction avec le corps du duc de Weimar, et combattit entre Wahren et Vieux-Schwerin, mais sans succès. Poursuivi par le grand-duc de Berg, par Soult et Bernadotte, il se jeta dans la ville libre de Lubeck, et, après une sanglante et inutile défense, qui fit subir à cette cité neutre toutes les horreurs d'une place prise d'assaut, il se retira en désordre sur Schwartau, et se vit forcé de mettre bas les armes, ainsi que le duc de Brunswick-Éls et 16,000 officiers et soldats. Bientôt après, il fut échangé contre le général Victor et se rendit à Königsberg, où, malgré les fautes qu'il avait commises dans cette campagne, il fut reçu avec distinction par la cour.

Après la paix de Tilsit (1807), Blücher vécut dans l'inaction, mais sans dissimuler la haine profonde qu'il ressentait contre les Français. Ce fut avec une joie des plus vives qu'il apprit les résultats désastreux de la campagne de Russie, et qu'il vit arriver le moment de sortir de son repos. La Prusse entra dans la coalition (1813), et, bien que Blücher eût alors soixante et onze ans, il fut nommé commandant en chef de l'armée prussienne. A la tête de 40,000 Prussiens et Russes, il s'avança vers la Saxe, fit sa jonction avec le général Wittgenstein et rencontra, le 1^{er} mai 1813, les Français à Lutten. Le vieux Prussien, bien que blessé, ne quitta point le champ de bataille tant que dura l'action; il se distingua également aux journées de Bautzen et de Hanau, et remporta sur Macdonald, à la Katzbach, un avantage marqué. Après la suspension d'armes conclue le 5 juin, Blücher prit le commandement de l'armée russo-prussienne, dite de *Silésie*, qui était forte de 120,000 hommes. Reprenant alors l'offensive, il s'avança vers Dresde, et, malgré les efforts de Napoléon, il passa l'Elbe (3 octobre 1813), battit les corps de Ney, Marmont et Bertrand, et marcha sur Leipzig, où Napoléon attendait les alliés, et leur livra une bataille de trois jours, qui se termina par la retraite des Français, trahis par les Saxons. Nommé feld-maréchal le lendemain de son entrée à Leipzig, Blücher poursuivit l'armée française; mais il se trompa sur sa direction et marcha sur Coblenz, où il croyait que Napoléon se retirait. Arrivé sur les bords du Rhin le 1^{er} janvier 1814, il le franchit près de Kaub, entra à Nancy le 17 du même mois, remporta sur Napoléon un avantage à la Rothière (1^{er} février). Enfié de ce succès, Blücher, qui avait dit au moment où l'invasion avait été résolue : « Je veux planter mon drapeau sur le trône de Napoléon, » Blücher, voulant arriver le premier à Paris, se sépara de Schwarzenberg, s'engagea entre la Seine et la Marne, se fit battre à Champaubert et à Montmirail, et arriva à Soissons, qui se rendit, ce qui lui permit d'avancer encore et d'attendre près de Laon, dans une position formidable, Napoléon, qui l'attaqua avec des forces trop inférieures, et perdit la bataille. Après cette victoire, Blücher marcha sur Paris, fit, après le combat d'Arcis, sa jonction avec les alliés, et vint camper sur les buttes Montmartre. Le

31 mars, les armées alliées entraient à Paris. Nommé par le roi de Prusse prince de Wahlstatt, comblé d'honneurs et de dotations, Blücher fut néanmoins tenu à l'écart de la politique active par l'empereur Alexandre. Bientôt après, il accompagnait à Londres les souverains alliés, y était accueilli avec enthousiasme, nommé docteur en droit par l'université d'Oxford, honneur qui dut le toucher médiocrement, et de retour sur le continent, il assistait au congrès, où il proposa de démembrement la France. Lorsque, en 1815, Napoléon débarqua à Cannes, accourut à Paris et reprit sa terrible épée, Blücher fut nommé de nouveau général en chef de l'armée prussienne. Battu à Ligny par Napoléon, qui tua 15,000 Prussiens dans cette journée (15 juin), Blücher décida trois jours après, par son arrivée inopinée, le succès de la bataille de Waterloo. Une seconde fois, le général prussien entra à Paris. Là, il manifesta sa haine contre la France par ses manières brutales et par des actes de vandalisme dignes d'un sauvage. Non content de piller Saint-Cloud, où il établit d'abord son quartier général, il livra la Bibliothèque royale à la merci de ses officiers en disant : « Tous les livres sont prisonniers de guerre : ils sont en rang et en file, prenez, emportez tout ce que vous voudrez. » Il leva d'énormes contributions de guerre, accabla les populations de vexations inouïes, voulut faire prisonnière la garde nationale, parce qu'une partie avait combattu les envahisseurs, et ordonna de faire sauter par la mine le pont d'Iéna, parce que ce pont était injurieux pour la Prusse en rappelant une de ses défaites. Vainement la municipalité s'adressa à Wellington pour qu'il intervint. Celui-ci se contenta de répondre : « Je suis le maître dans Paris, Blücher est le maître hors de Paris et le pont d'Iéna est en dehors, cela ne me regarde pas. » Blücher toutefois fit cesser les travaux de destruction, moyennant une somme de 300,000 fr. qu'on lui apporta. Bientôt après l'arrivée des souverains alliés, le général prussien transporta son quartier général à Rambouillet, répandit ses troupes dans les départements en deçà de la Loire, les autorisa à se livrer au pillage et à la dévastation et fit arrêter un assez grand nombre de citoyens, qu'il envoya peupler les forteresses prussiennes. Exécrés des Français, désapprouvés par les souverains étrangers, et surtout par l'empereur Alexandre, le farouche général n'en reçut pas moins de nouvelles récompenses de Frédéric-Guillaume III, qui créa pour lui une décoration spéciale, une croix de fer entourée de rayons d'or. Après la paix de Paris, il retourna en Prusse, puis se fixa dans ses terres de Silésie, où, malade, sombre, irascible, il mourut, après avoir reçu la visite du roi. Un mois environ avant sa mort, la ville de Rostock avait fait ériger une statue colossale en bronze du feld-maréchal, pour célébrer l'anniversaire de la bataille de la Katzbach. C'était la première fois, en Allemagne, qu'on élevait une statue à un homme vivant. Les villes de Berlin et de Breslau suivirent l'exemple de Rostock, la première en 1826 et la seconde en 1827. Soldat intrépide et excellent officier de cavalerie, Blücher ne fut qu'un médiocre général. L'impétuosité de ses attaques lui avait mérité le surnom de *maréchal Vorwärts* (en avant); mais comme tacticien, il était d'une nullité complète. « Blücher, a dit un de ses compatriotes, est assez habile pour la petite guerre. Il fond sur l'ennemi, et ordinairement repoussé, rallie ses troupes, se met en embuscade, attaque de nouveau, et, par de nouvelles surprises, fatigue plus qu'il ne nuit. Grand joueur, il porte à la guerre l'esprit de la table de jeu; il est minutieux et s'isole, il ne se bat jamais d'ensemble avec le reste des troupes. C'est Blücher qui a causé la dévastation de Lubeck et du Mecklembourg. Il est brave, mais sans lumières, et, comme général, infiniment au-dessous de son siècle. » Exalté d'abord outre mesure, Blücher n'a pas tardé à être remis à son rang, même par les ennemis de cette France qu'il exérait. Servi par les circonstances et par la fortune, il partagea avec Wellington la gloire d'avoir porté le coup suprême au plus grand homme de guerre des temps modernes; mais il ne fut, en réalité, qu'un intrépide et farouche partisan, dont la réputation militaire n'a pas survécu à l'enthousiasme excité en Allemagne à la nouvelle de nos revers.

Cette biographie est taillée dans les proportions que s'est tracées le *Grand Dictionnaire*; mais, eu égard à la personnalité toute particulière qui en fait le sujet, elle serait incomplète si nous en restions là. Le nom de Blücher joue un grand rôle dans notre histoire, disons mieux, dans notre amour-propre national. Certainement, le principe de la guerre trouve en nous un ennemi déclaré; nous acceptons les luttes fratricides comme une nécessité déplorable, et, forcé de capituler avec le mal, nous reléguons nos armées permanentes aux frontières. Cela posé, entrons résolument en matière. Le nom de Blücher est singulièrement antipathique à notre pays; il sonne à nos oreilles françaises à peu près comme celui d'Erostrate aux oreilles des Delphes. Dans cette France toujours si généreuse, le général prussien, en un jour de victoire, s'est conduit comme un sauvage, comme un lieutenant de Tamerlan ou d'Attila; nos soldats, nos officiers surtout s'en souviennent, et le mot *prussien* est très-impopulaire chez nous. Ce sentiment remonte même plus haut;

il prend naissance à Rosbach, et le nom de Blücher est le dernier anneau de cette chaîne d'inimitiés. Qu'un de nos troupiers en belle humeur entonne dans la caserne le refrain du grand chansonnier :

Et puis ce cher,
C'est monsieur Blücher,

et au même instant il y a de l'écho. Il en est un peu ainsi vis-à-vis de John Bull; mais ici le caractère de la scène change : nos soldats et surtout leurs chefs se sentent pris d'une certaine estime pour la nation anglaise. C'est Jacques Bonhomme dans le cœur duquel un vieux levain reste toujours jeune et vivace; il songe encore à sa fille Jeanne, et il y pensera jusqu'à ce qu'une forte instruction populaire soit venue l'éclairer. Deux guerres sont donc, hélas ! aujourd'hui possibles chez nous, nous soulignons ce mot, car il n'y a de possibles en France que les guerres nationales : guerre avec l'Angleterre, guerre avec la Prusse; et, dans ce dernier cas, le cri *à Blücher* ! serait le mot de ralliement de nos chasseurs et de nos zouaves.

BLUDENZ, ville de l'empire d'Autriche, dans le Vorarlberg, gouvernement d'Innsbruck, au pied du Katzenkopf, et dominée par le vieux château de Stenbach, à 32 kil. S.-O. de Brégenz; 2,180 hab.

BLUDOW ou **BLODOFF** (Dimitri-Nicolaiewitch, comte de), homme d'Etat russe, né en 1783, mort en 1864. Après avoir fait ses études à l'université de Moscou, il entra dans la diplomatie, fut successivement secrétaire de légation à Stockholm et à Vienne, chargé d'affaires à Londres, et sut gagner toute la confiance de Karamzine, qui le chargea, avant de mourir, de terminer la publication de son *Histoire de Russie*. Lorsque, vers la même époque (1829), Nicolas monta sur le trône, Bludow fut nommé secrétaire d'Etat et conseiller intime. Chargé du portefeuille de l'intérieur (1832), puis de celui de la justice (1839), il fut appelé presque aussitôt à remplacer Speransky comme président de la commission de législation, et reçut, en 1842, le titre de comte. Il se signala dans ces dernières fonctions, notamment en faisant promulguer des ukases ayant pour objet d'améliorer la situation des serfs, de leur permettre de passer des contrats avec leurs maîtres et de devenir propriétaires. En 1846, le comte de Bludow se rendit à Rome, où il négocia avec le saint-siège un traité réglant la situation du clergé catholique en Russie. Lorsque, en 1855, Alexandre II succéda à Nicolas, M. de Bludow ne vit diminuer en rien le crédit dont il avait joui sous le précédent empereur. Nommé, cette année même, président de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, il fut, trois ans plus tard, appelé à faire partie du comité institué pour prendre les mesures nécessaires à l'affranchissement des serfs et en devint un des membres les plus influents. Enfin, quand, en 1861, le prince Orloff quitta les affaires pour des raisons de santé, le comte de Bludow fut désigné par l'empereur pour prendre la présidence du conseil des ministres et celle du conseil de l'empire. Dans sa longue carrière, cet homme d'Etat est resté constamment le partisan de l'autocratie et du régime absolutiste; on s'accorde néanmoins à reconnaître en lui un excellent diplomate et un administrateur habile. — Son fils aîné, André de Bludow, a suivi la carrière diplomatique et a été successivement chargé d'affaires à Hanovre, conseiller d'ambassade à Londres et ministre de Russie à Athènes.

BLUE-BOOK s. m. (blou-bouk — de l'angl. *blue*, bleu, *book*, livre). Mots anglais qui signifient *Livre bleu*. C'est, en Angleterre, le livre qui contient les actes de chaque session du parlement et toutes les pièces officielles publiées par les administrations publiques. Il doit son nom à la couleur de sa couverture.

Blue-Boy (THE), *l'Enfant bleu*, titre sous lequel on a coutume de désigner l'un des plus beaux portraits qu'ait peints l'Anglais Gainsborough. Ce chef-d'œuvre, qui appartient au marquis de Westminster, représente un jeune garçon de quinze ans tout habillé de soie bleue de ciel. Master Buttall, c'est le nom de ce gentil garçon, est debout, de face; sa main gauche est posée contre la hanche; la droite, tenant un chapeau à plume, pend le long de la jambe. Son costume de soie bleue, orné de rubans et de menus enjolivements de la même couleur, est le plus coquet du monde. Sur son visage frais et éveillé brillent la santé, la bonne humeur et la beauté. « *Le Blue-Boy*, dit M. Bürger, est un portrait de la plus haute et de la plus fine qualité; il aurait grand air entre un van Dyck et un Rubens. On sait que cette peinture fut un argument à l'adresse de Reynolds, qui protestait contre l'emploi de la couleur bleue, et s'était voué presque exclusivement au rouge, à un certain moment de sa carrière. Il est vrai que cette espèce de coïlibri chatoyant, que Gainsborough a su peindre, est comme enveloppée d'une atmosphère harmonieuse qui éteint ses trop vives couleurs. C'est à l'artifice d'un fond de paysage et de nuances, neutralisant par une heureuse combinaison de reflets et de clair-obscur les tons de la figure, que l'habile coloriste a dû de vaincre la difficulté. » *Le Blue-Boy* a figuré aux expositions de Manchester (1857) et de Londres (1862).

BLUE-LIAS, s. m. (blu-li-ass — de l'angl. *blue*, bleu; fr. *lias*). Géol. Nom anglais adopté